

Introduction

Dans les médias d'aujourd'hui, l'islam c'est l'« Autre », à la fois repoussant et étrange. L'idée qu'on associe communément à cette religion, c'est la Loi, la *charia*, qui semble bien incompatible avec les règles de la raison éclairée. Quel contraste avec ce qu'avait écrit Taha Husein en 1938, dans *L'Avenir de la culture en Égypte* : « Tout semble indiquer qu'il n'y a rien qui serait un esprit¹ européen distingué de l'esprit oriental² » ; et plus loin : « Nous sommes sûrs qu'il n'y a pas de différence essentielle ou de nature entre les Européens et nous³. » Mustafa 'Abdarraziq reprendra cette idée en 1945, dans le discours officiel qu'il prononça pour inaugurer ses nouvelles fonctions de cheikh al-Azhar, c'est-à-dire de représentant suprême d'une institution qui incarne quasiment l'esprit de la *charia* : « Je ne vois aucune raison réelle de mettre en opposition Islam et Occident⁴. » Les deux intellectuels égyptiens pouvaient compter alors sur quelque assentiment européen. « *Orient und Okzident sind nicht mehr zu trennen* », avait déclaré Goethe : « l'Orient et l'Occident ne

1. Ou « une rationalité » (*aql*).

2. *Mustaqbal al-thaqâfa fi Misr* (1-2, Le Caire, 1939), p. 23, 5 s.

3. *Ibid.*, p. 63, 2 s.

4. « L'Islam et l'Occident », *Cahiers du Sud*, 34, 1947, p. 19.

peuvent plus être séparés ». Mais, à l'instar des écrivains romantiques postérieurs, Goethe songeait à la poésie, surtout à celle de l'Iran ; à la différence de Taha Husein et de Mustafa 'Abdarraziq qui pensaient plutôt à la philosophie médiévale et à ce qui s'ensuivit. À leur époque et dans leur pays, Averroès avait été élevé au rang de représentant des lumières en Islam, et tenu pour un « rationaliste » ayant transmis l'héritage d'un islam éclairé à une Europe encore dans les limbes⁵. Le film de Youssef Chahine, *Le Destin*, colporte encore cette image. Cependant, chez le cinéaste égyptien, l'islam exhibe, par surcroît, une tête de Janus qui nous est devenue bien familière.

Bien entendu, il ne suffit pas d'évoquer la philosophie, ni seulement le fondamentalisme et la Loi. Il faut accorder une place à la théologie, *'ilm al-kalam* comme on l'appelait, la « science de la parole dialectique » pratiquée par ceux qui savaient « s'entretenir⁶ » sur leur religion avec d'autres personnes qui défendaient une autre interprétation, voire même qui n'étaient pas eux-mêmes des musulmans. Le mot suggère que les « dialecticiens » remplissaient une tâche apologétique. Pourtant, la chose n'est vraie qu'en partie ; la théologie ne tarda pas à affirmer d'autres prétentions. Le rôle qu'elle s'attribuait était d'apporter une explication authentique du monde. Aussi a-t-on naturellement commencé à la tenir pour une « philosophie », la vraie *falsafa*, celle de al-Kindî et son cercle, de al-Fârâbî et d'autres jusqu'à Ibn Ruchd qui, pour nous, est la seule à mériter ce nom, n'étant pas encore apparue sur la scène.

5. A. VON KÜGELGEN, *Averroes und die arabische Moderne. Ansätze zu einer Neubegründung des Rationalismus im Islam*, Leyde, 1994.

6. *Takallama* et *kallama* (à l'accusatif), probablement dérivé de l'expression grecque *dialégesthai (peri tinos)* ; cf. mon ouvrage *Theologie und Gesellschaft im 2. und 3. Jahrhundert Hidschra*, 1-6, Berlin/New York, 1991-1997 (dorénavant cité TG), vol. I, p. 48 s.

INTRODUCTION

En ce temps-là, comme en France au XVIII^e siècle, les « philosophes » étaient simplement les intellectuels, et parmi ceux-ci certains *mutakallimun* (ceux qui pratiquaient le *kalam*) occupaient les premiers rangs, conjointement avec les médecins et les « hommes de science », à savoir les astrologues et les alchimistes⁷. Dans son *Livre des Trésors (Ketâbâ de sîmâtâ)*, Job d'Édesse se plaint des « nouveaux philosophes » gravitant autour d'al-Nazzâm, qui « cherchent la vaine gloire d'être honorés dans la société⁸ ». Pour lui, qui était un médecin chrétien et un défenseur de l'héritage grec, ceux-ci n'étaient que des *show-masters* ne méritant aucunement la réputation dont ils jouissaient ; mais pour les musulmans, ils remplissaient une fonction semblable à celle des Pères de l'Église. Certes, ils n'étaient pas aussi imprégnés des idées de Platon et d'Aristote que ceux-ci ; mais ils profitaient de l'avantage dont bénéficièrent Origène ou Clément d'Alexandrie quelques siècles auparavant : ils disposaient encore d'options historiques qui devaient se restreindre par la suite et, par conséquent, ils jouissaient d'une liberté de pensée dont les générations postérieures ne purent que rêver. Pour cette raison, le *kalâm* est un phénomène qui atteint son zénith très tôt ; sa créativité la plus vive n'apparut pas dans son âge de maturité, mais bien avant, à un moment où les signes de l'ennui et de la sclérose ne s'étaient pas encore manifestés.

Aujourd'hui, ce monde fascinant s'est enfoncé, submergé par des vagues de puritanisme qui préfiguraient les fondamentalismes modernes. En Arabie saoudite, le *kalâm* est exclu de l'enseignement universitaire – aussi bien que la philosophie, d'ailleurs. Mais il ne faut pas oublier que la théologie dans le sens décrit par nous a toujours été confinée à certaines régions et à certains moments de l'histoire, en Irak surtout, pendant les

7. TG III, p. 66 et p. 307.

8. *Ibid.*, p. 299 s.

premiers siècles de l'Empire abbasside, puis en Iran où elle connut un nouvel essor qui se prolongea jusqu'à l'époque mongole. Ce qui nous intéresse ici ce sont les débuts, la période des options ouvertes où le *kalâm* était encore profondément enraciné dans la société musulmane. Son rang égalait celui de la jurisprudence. Abû Hanîfa, le premier juriste irakien qui laissa une empreinte durable sur le droit islamique, ne nous a légué que ses traités théologiques (la *Lettre à 'Uthmân al-Battî* et les dialogues rédigés par ses élèves, le *Fiqh al-absat* et le *Kitâb al-'âlim wa l-muta'allim*), tandis que son enseignement juridique ne semble avoir jamais dépassé la tradition orale. Les deux disciplines rivalisaient encore l'une avec l'autre, et il n'était pas du tout évident que la jurisprudence allait avoir le dessus. Toutes deux profitaient de leur symbiose étroite avec leur milieu. Les théologiens étaient loin de s'occuper seulement de Dieu et de vérités éternelles ; ils traitaient aussi bien des problèmes quotidiens des croyants et de leurs soucis particuliers. Leur défaite ne sera amorcée qu'avec leur soif de pouvoir et leur alliance avec la cour abbasside. On ne prendra jamais assez la mesure du choc provoqué par la *mihna*, l'inquisition lancée sous al-Ma'mûn. Il est vrai que ceux qu'on a accusés d'en être les instigateurs, à savoir les théologiens mu'tazilites, n'en étaient pas directement responsables ; l'initiative de cette « inquisition » avait plutôt été prise par le calife. Mais la campagne de persécution leur coûta la sympathie de tous ceux qui en furent les victimes, qu'ils fussent gens du peuple ou membres de la classe moyenne.

Avant que la capitale n'accueillît les penseurs religieux, il s'était créé, dans des villes comme Koufa, Basra, Damas, des sortes d'orthodoxies locales différant par l'option choisie. Le fait se constate surtout en matière de théories politiques ; les positions différaient d'une ville à l'autre. Partout, ces idéologies furent « vraies » à un certain moment : le qadarisme, le murji'isme, les différents partis pris chiïtes ; mais plus tard, on les

INTRODUCTION

considérerait toutes comme des hérésies. C'était là l'effet de la capitale : à Bagdad, les « orthodoxies » importées s'amalgamèrent et furent soumises à un processus d'usure. La cour opéra comme un catalyseur ; les savants de la « province » qui voulaient y faire carrière furent forcés d'abandonner les particularismes locaux ou d'en contenir la propagation bruyante. « Ce qui est bien à Bagdad, nous dit le géographe Ibn al-Faḳīh, c'est que le gouvernement ne doit pas avoir peur qu'une école quelconque prenne le dessus sur une autre – comme à Koufa où les Alides, conjointement avec les chiïtes, arrivent souvent à dominer la population. Car à Bagdad, tous coexistent, qu'ils soient chiïtes, mu'tazilites ou khârijites ; chaque parti tient l'autre en échec et l'empêche de se poser comme maître ⁹. » Le mu'tazilisme, tout en étant, originellement, lui aussi, un produit importé de la ville de Basra, sut profiter de cette situation ; il créa la première orthodoxie supra-locale dans le monde musulman. En élargissant sa base théorique et en fondant un nouvel équilibre entre les diverses opinions, il réussit à éviter son nivellement. Le rationalisme dont il était si fier en était l'instrument le plus efficace.

Les pages suivantes visent à éclairer quelques aspects de ce développement. Certes, il ne s'agit que d'histoire. Cependant, l'imaginaire des musulmans en a conservé de multiples traces. Le mu'tazilisme fut remplacé par d'autres orthodoxies, mais les idées qu'il avait élaborées influencèrent, dans un sens subversif, les mouvements postérieurs. Bien que menacé à Bagdad à la fin du III^e/IX^e siècle, il réussit à gagner, vers 400/1010, la Khorésmie grâce à ses efforts missionnaires. En 803/1400-1401, pendant sa campagne en Syrie, Tamerlan était accompagné par un juriste hanafite qui était mu'tazilite et qu'Ibn Khaldûn rencontra à

9. *Akhhâr al-buldân*, Facs. Francfort, 1987 (dans *Majmû' fî 'l-jughrâfiya*, Publications de l'Institut für Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften, C 43), p. 105, 4 s.

LES PRÉMICES DE LA THÉOLOGIE MUSULMANE

Darnas au cours de la fameuse audience que le Conquérant du monde lui accorda. En fin de compte, l'orthodoxie mu'tazilite, elle aussi, était devenue une orthodoxie locale. Les problèmes de la théologie sont peut-être des problèmes éternels, mais ils ne sont pas statiques. Les réponses qui, à un certain moment, correspondent à une situation donnée, ne tardent pas à se changer en stéréotypes. Mais parfois elles se révèlent aussi, au regard de l'actualité, comme des alternatives à celles données de nos jours. C'est de là que vient leur importance, pour les musulmans aussi bien que pour nous. La pensée moderne est l'héritière d'un passé florissant, et la mémoire d'opinions et de décisions que l'on a prises autrefois au sérieux ne cessera jamais de montrer son utilité.